

JÓN SVENSSON

**NONNI**  
**II**

« **EN MER** »

ADAPTATION  
DE  
MADELEINE PINARD DE LA BOULLAYE

PRÉFACE DE PAUL BOURGET  
*de l'académie française*

Nouvelle édition  
avec 5 illustrations

Éditions Saint-Remi  
– 2009 –

LA COLLECTION

# *Nonni*

- I. **Nonni – Premières Aventures**
- II. **Nonni – En Mer**
- III. **Nonni – A Copenhague**
- IV. **Nonni – Part en Suède**
- V. **Nonni – Jours ensoleillés**
- VI. **Nonni – Aventures à Skipalon**
- VII. **Nonni – Prisonnier**
- VIII. **Nonni – S'évade**
- IX. **Nonni – Comment Nonni trouva le bonheur**

Éditions Saint-Remi  
BP 80 – 33410 CADILLAC  
05 56 76 73 38  
[www.saint-remi.fr](http://www.saint-remi.fr)

## LETTRE DE M. PAUL BOURGET

de l'Académie Française

à, l'auteur

*Cher Monsieur,*

*Vos récits islandais m'ont beaucoup intéressé... Vous avez reçu en naissant ce don de conter, si rare et que de très grands romanciers n'ont pas possédé, le pouvoir du récit, qui suit le mouvement de la vie et produit invinciblement la crédibilité... Cette vertu de présence, c'est la qualité maîtresse du nouvelliste. Elle est chez vous de tout premier ordre.*

*Vous m'excuserez du caractère technique et professionnel d'un compliment qui serait incomplet si je n'ajoutais pas que ce don de conter se double dans vos récits d'un autre, que j'appellerai, faute d'un meilleur mot, le don de l'atmosphère. Votre île lointaine, si mal connue en France, s'évoque, en vous lisant, avec ses paysages farouches, son Océan qu'éclaire le soleil de minuit, ses fjords, ses montagnes et la rude mais si généreuse simplicité de ses mœurs...*

*Enfin, Monsieur, la lecture de ces récits a été pour moi un enchantement, et je vous le dis en toute simplicité puisque vous voulez bien tenir à l'opinion d'un vieil ouvrier littéraire qui a trop aimé l'art de la fiction pour ne pas éprouver une vraie joie quand il découvre des œuvres de la valeur de celle que vous venez de lui faire connaître.*

*Vous trouverez ici, cher Monsieur, l'expression de ma respectueuse sympathie.*

PAUL BOURGET.



# NONNI

---

## XVII. LES OURS BLANCS

Aussitôt le pilote sauta hors de sa couchette et monta sur le pont avec le capitaine.

Je les suivis, curieux de me rendre compte comment, par la seule force des bras, on parviendrait à rouvrir au voilier la route de l'océan.

Les matelots arrivèrent sur mes traces.

Sans perdre un instant, on commença par déblayer la neige qui obstruait les hublots de la cale, les outils dont on avait besoin se trouvant là.

Une petite montagne blanche, légère, floconneuse, s'éleva bientôt de chaque côté du bâtiment.

Saisissant alors de longues gaffes, les hommes, du haut du pont, les appuyèrent sur les rives de glace, et, de toutes leurs forces, se mirent à repousser le navire dans la direction du sud.

Après une heure d'efforts surhumains, ils s'arrêtèrent devant un immense iceberg qui s'étendait sur la gauche.

Il mesurait, à coup sûr, plusieurs centaines de mètres, et s'allongeait en droite ligne jusqu'à la mer, à la frontière des glaces.

Il s'agissait d'engager le navire le long de cette rive.

Une grosse difficulté surgit alors. Sur la droite, il n'y avait plus d'icebergs à notre portée ; de tribord donc, impossible de manœuvrer la gaffe.

On cessa le travail pour tenir conseil. Le capitaine eut bientôt trouvé le joint.

« Les matelots descendront avec moi sur le bloc, dit-il ; on nouera solidement le grand câble autour de l'étrave et nous halerons le bâtiment. Du bord, le pilote, avec la gaffe, maintiendra le navire à une distance raisonnable de la masse solide. »

Rien de mieux à faire, en effet.

A l'aide de longs crocs, on amena le voilier tout près de la banquise. Capitaine et matelots sautèrent du pont sur la glace ; le pilote leur jeta le câble et le dur labeur commença.

Par endroits, nos sauveteurs enfonçaient dans la neige jusqu'aux genoux. Patiemment, ils tiraient toujours, sans souffler mot.

J'aidai le pilote à conserver la distance voulue de l'iceberg, car il importait qu'aucun choc ou frôlement ne gênât l'avance du navire.

Le froid ? Personne ne le sentait. Bien au contraire, ces rudes efforts nous réchauffaient ; moi-même j'étais en nage et je voyais de temps en temps tomber de grosses gouttes du front de mon actif partenaire.

Dans mon zèle, je me pris d'un véritable enthousiasme pour mes nouvelles attributions.

Et quel étrange tableau nous formions là ! Piétinant la neige, quatre hommes à la file, penchés en avant, couverts de cuir, coiffés du suroît, tirant à force de bras un robuste câble ; sur le bateau, un marin et un petit garçon poussant et frappant, sans relâche, de la gaffe contre la rive glacée.

La tâche n'était pas facile à bord, car la corde restait toujours fortement tendue ; on s'évertuait ferme là-bas. Aussi bien personne ne ménageait sa peine : il y allait de notre vie à tous.

Après une grande heure de communs efforts, nous avions fait la moitié du chemin.

Un obstacle surgit alors que la haute neige avait dissimulé.

Voici que l'iceberg, que nous avions cru nivelé dans toute sa longueur, révéla, de l'endroit où nous étions parvenus, une sorte de rempart, dirigé de l'est à l'ouest. Par ailleurs, de notre côté, le versant était si abrupt qu'on ne pouvait songer à l'escalader.

« Pilote, cria le capitaine, comment franchir cette paroi ? »

Le pilote qui depuis un moment regardait anxieusement la muraille blanche, répondit aussitôt : « Je ne sais encore, capitaine ; mais en tout cas, prenez garde en approchant de ce coin

accidenté ; dans ces endroits-là on rencontre souvent des crevasses. Faites attention de n'y pas tomber.

— En effet, répliqua M. Foss. Il vaut mieux que je prenne une canne pour sonder le terrain.

Nonni, me cria-t-il, va dans la cabine chercher mon bâton ferré ; il est suspendu dans mors alcôve, près du fusil de chasse. »

Tout fier de cette commission, je fus d'un saut dans la cabine, pris le bâton et le rapportai bien vite sur le pont.

C'était une canne de bois dur, longue d'environ deux mètres et pourvue d'une forte pointe de fer.

« Jette-la moi », cria le capitaine.

Je la lançai par-dessus bord et M. Foss la reçut adroitement entre ses mains.

« Maintenant, commanda-t-il, tirons le navire jusqu'au pied de la côte ; nous trouverons bien moyen sur place de franchir l'obstacle. Et puis, si nous chantions ? Chanter donne du cœur à l'ouvrage. »

La proposition plut à tout le monde. Le pilote, qui avait la voix timbrée, entonna l'air connu des Danois :

*Il est un pays magnifique  
Tout là-bas, là-bas dans le Nord...*

Capitaine et matelots reprirent à plein gosier et l'on se remit à l'œuvre avec un joyeux entrain.

Quand nous eûmes atteint le pied de la fatale paroi, le capitaine s'arrêta et donna quelques bons coups de canne contre le mur de glace qui s'élevait perpendiculairement devant lui.

Alors, soudain, de l'autre côté du rempart retentit un hurlement sauvage, si lugubre que le chant s'éteignit et que les matelots, intrépides d'habitudes, reculèrent instinctivement de quelques pas.

Leurs yeux, agrandis de peur, fixaient l'endroit d'où nous étai parvenu le sinistre grondement.

L'attente ne fut pas longue ; on vit se dresser au-dessus du talus une tête blanche et velue dont les yeux brillants dardaient un regard aigu sur le petit groupe.

Le capitaine, cependant le plus près de la bête, fut le premier à se ressaisir.

« Un ours blanc ! cria-t-il aux matelots qui restaient immobiles derrière lui, comme paralysés de peur. Sauvez-vous sur le navire ! Moi, je reste ici jusqu'à ce que vous soyez tous à bord. »

A peine eut-il jeté ces mots qu'une seconde tête velue et tout aussi féroce apparut à côté de la première.

Les hommes, cette fois, eurent des ailes ; ils ne pataugeaient plus dans la neige, ils volaient. En quelques secondes ils furent près de l'endroit où stationnait le navire.

M. Foss, lui, défiait la mort avec sang-froid.

Il reculait pourtant, mais pas à pas, lentement, les yeux dans les yeux des puissants carnivores.

Par un regard furtif il voulut s'assurer que les hommes étaient hors de danger.

« Vite, vite, cria-t-il, pour l'amour de Dieu ! Sautez sur le pont, ou c'en est fait de vous !

— Impossible, nous ne pouvons pas, répondirent les hommes hors d'haleine ; le navire est trop loin. »

Il y avait au moins six pieds entre eux et nous.

N'avions-nous pas travaillé de toutes nos forces, le pilote et moi, pour maintenir le bâtiment à distance de la glace ?

Ne sachant que faire, éperdus d'angoisse, les hommes se mirent à courir de-ci de-là, sur la rive, tendant vers nous leurs mains tremblantes, mais en vain. Ils ne trouvaient nulle part une place d'où sauter.

L'idée ne vint à personne de tirer sur le câble pour rapprocher le lourd navire. D'ailleurs, on n'en aurait pas eu le temps.

Le pilote s'était précipité dans la cabine pour chercher le fusil du capitaine. Mais dans son agitation, il ne parvenait pas à trouver la poudre et les balles.

Je me tordais les mains dans une anxiété mortelle pour M. Foss.

Les féroces animaux, grimpés au sommet du talus, restèrent d'abord immobiles, regardant curieusement un spectacle qui leur

semblait nouveau. Peut-être n'avaient-ils encore jamais vu d'hommes !

Après nous avoir examinés avec la plus grande attention, ils ouvrirent la gueule et montrèrent de longues dents pointues. Puis, ils poussèrent un effroyable « *Heulen* » prolongé, un cri si profond qu'on le sentait courir dans les moëllees et tout le long des jambes.

Owe, malade, avait sauté de sa couchette et accourait, enveloppé d'une couverture.

Les bêtes se turent, puis se mirent à balancer lourdement la tête et l'avant du corps, tantôt à droite, tantôt à gauche, et cela quelques instants. Puis elles allongèrent la tête et le cou, espérant découvrir une place par où descendre.

On frémissait d'épouvante rien qu'à voir la tranquillité froide, la circonspection, l'assurance avec laquelle les deux ours blancs cherchaient un chemin pour nous atteindre.

Pendant ce temps, le capitaine avait reculé jusqu'au navire.

Les matelots couraient toujours de-ci de-là, le long du bord, sans plus savoir que faire.

En arrivant près d'eux, le capitaine se rendit compte de l'obstacle qui les empêchait de sauter : « Nonni, vite ! La plus longue des gaffes ! » cria-t-il.

Je la fis rapidement couler par-dessus le bordage jusqu'à la glace.

Un des matelots y grimpa en toute hâte, mais le bâton trop faible craqua et l'homme dut sauter en arrière.

Le capitaine et les trois matelots se retrouvèrent sur le bord, ne sachant quel parti prendre.

Le danger grandissait de seconde en seconde.

Déjà les ours, qui s'étaient laissés glisser le long de la paroi de glace, se mettaient à patauger côte à côte dans la neige.

« Voici les ours ! » cria le capitaine d'une voix que l'émotion faisait un peu sourde ; et il se tourna pour faire face aux bêtes.

Prenant son bâton à deux mains, il pointa le fer contre elles, tandis qu'il lançait aux hommes : « Courage ! A l'avant ! Montez le long du câble ! »

« Au câble ! au câble ! » répéta-t-il encore plusieurs fois, sans détourner les yeux des monstres qui approchaient.

Les matelots coururent à toute vitesse jusqu'à l'avant, où le câble pendait, flasque, du bordage.

Ils hésitèrent une seconde, en voyant l'impossibilité de saisir la corde, sans se jeter d'abord dans l'eau glacée.

Les ours n'étaient plus qu'à dix pieds du capitaine.

Celui-ci les menaçait toujours du bâton pour les effrayer ou tout au moins les tenir en respect.

Cette tactique lui réussit.

Les fauves s'arrêtèrent, regardant tour à tour les matelots et le capitaine.

Puis, soudain, tournant sur la gauche pour l'éviter, ils marchèrent droit aux hommes.

« A l'eau ! hurla le capitaine, à l'eau ! Prenez le câble ! »

Voyant approcher les ours, les matelots jettent un cri d'horreur et se précipitent à la mer.

Ils disparaissent sous l'eau, trouvent le câble et se hâtent d'y grimper.

A la vue de leur proie qui s'évanouissait, les fauves poussèrent des grondements furieux et se dirigèrent vers l'endroit d'où les hommes avaient sauté.

Le premier matelot atteignit presque le bâtiment ; le second suivait de très près, mais ses pieds trempaient encore dans l'eau ; on voyait surgir la tête du troisième.

M. Foss essaya de donner du temps à ses hommes. Il se mit à brandir son bâton en vociférant, pour détourner sur lui l'attention des deux bêtes.

Celles-ci s'arrêtèrent au bord de la glace et tournèrent la tête de son côté.

Les deux premiers matelots se trouvaient alors presque hors de danger, mais le dernier avait encore le bas du corps dans l'eau.

Les deux ours, d'un même mouvement, sautèrent alors à la mer, nageant vers l'homme.

L'infortuné se dépêchait tant qu'il pouvait, mais les bêtes le rejoignirent au moment où il sortait les pieds de l'eau.

Comme des chats, ils avancèrent une patte de devant, plantèrent leurs fortes griffes dans ses jambes et le tirèrent à eux si rudement qu'aussitôt la corde lui échappa.

Il poussa un cri désespéré et tomba à la renverse sur les deux fauves qui le saisirent à la nage entre leurs crocs.

Si horrible fut le spectacle qui suivit, que, mon sang se figea dans mes veines.

Un combat atroce éclata entre les deux ours, pour savoir à qui reviendrait la victime.

Chacun tirait si violemment à soi le malheureux, qu'on pouvait craindre de le voir écarteler. Enfin, le pilote revint avec le fusil tout chargé. Il appuya contre le bordage et visa.

Le coup partit.

Un rugissement sourd, suivi d'un bruyant flic-flac nous prouva qu'un des fauves était atteint.

La lutte sinistre avait pris fin.

L'ours, qui venait de recevoir une balle au travers de la tête, abandonna sa proie et tourna plusieurs fois sur lui-même.

L'autre se mit à nager vers le bord de l'iceberg, sans lâcher le bras du matelot qu'il tenait ferme entre ses crocs.

Vivement, le capitaine recula de quelques pas, pour que l'animal prit pied sans crainte avec son précieux fardeau et qu'au moins l'homme ne se noyât pas.

L'abordage fut chose aisée pour la puissante bête.

Elle grimpa sur la glace, l'homme à demi-mort entre les dents, et le traîna quelques pas plus loin.

Puis, le laissant choir sur la neige, elle se coucha lentement sur lui et posa ses deux lourdes pattes de devant sur les épaules du matelot pour le maintenir ferme sur le sol.

Alors, exactement comme un chien qui s'installe bien à l'aise pour dévorer un gros os, l'ours regarda lentement autour de lui, grinça des dents, se lécha les babines, passa même la langue sur le visage de l'homme et témoigna par un léger ronronnement quelle volupté il éprouvait à entamer son repas et satisfaire sa fringale.

Le temps lui manqua.



Illustration 1 :  
Le Capitaine fonce droit sur la bête avec le bâton.

Bravant la mort, son seul bâton entre les mains, le capitaine s'était avancé contre le fauve que la possession d'une proie rendait doublement dangereux.

Sur le pont, fusil chargé, le pilote visait, mais sans tirer, dans la crainte d'atteindre le capitaine ou le matelot.

Les deux rescapés s'étaient précipités dans leur cabine et revenaient avec des couteaux.

Devant l'effroyable tableau, ils poussèrent un cri d'épouvante.

La bête grondait et jetait sur le capitaine des regards furieux, sans toutefois lâcher sa proie.

« Venez avec les gaffes », enjoignit le capitaine.

Les matelots lancèrent les engins sur la glace et sautèrent audacieusement du bordage par-dessus l'eau.

A l'instant même, l'ours se dressa contre le capitaine.

Ce dernier fonça droit sur la bête avec son bâton et lui porta un tel coup que la pointe transperça la poitrine et pénétra jusqu'au fond des entrailles.

L'ours blessé poussa un long hurlement et fit, de rage, un si brusque saut, que le capitaine ne put tirer à lui son bâton et dut le laisser planté dans le corps de sa victime.

Désarmé, M. Foss n'avait plus qu'à fuir.

Mais l'ours furieux se dressa sur ses pattes de derrière et entreprit de le poursuivre.

Malgré sa cruelle blessure, il eut vite rejoint son ennemi et, d'un coup de patte, le renversa dans la neige.

Le capitaine semblait perdu.

En un clin d'œil, les matelots furent là. Tous deux ensemble enfoncèrent profondément leurs gaffes dans les flancs du fauve, tandis que le pilote lui déchargeait son fusil dans la tête.

L'ours eut encore la force de se retourner contre ses agresseurs.

Ce fut sa dernière tentative de défense. Il tomba sur le dos, arracha avec les dents le bâton qui lui sortait de la poitrine et, sur la neige empourprée de son sang, se roula quelques minutes en proie aux suprêmes convulsions.

Puis, il resta sur place, sans plus bouger.

## XVIII. SAUVÉS.

Nous étions vainqueurs, mais deux des nôtres gisaient sur le linceul de neige.

On courut au capitaine.

Sa pâleur nous effraya.

« Êtes-vous blessé, capitaine, demanda le pilote en se penchant sur lui ?

— Oui, dit-il faiblement, l'ours ne m'a pas ménagé ; je ne puis me relever.

— Eh bien, je vais vous porter à bord.

— Non, pilote, commencez par prendre soin de ce pauvre matelot ; il est plus mal en point que moi.

— Entendu capitaine, mais permettez que je voie rapidement ce que vous avez. »

A l'examen, on découvrit que le bras était sorti de l'articulation. Le pilote eut grand'peine à remettre sur pied M. Foss. Son bras pendait mollement et lui faisait très mal.

Il s'appuya de la main gauche sur le pilote et dit aux matelots : « Comme cela, j'arriverai bien jusqu'au navire. Merci de votre sympathie. Secourez sans tarder votre camarade, gravement atteint, je le crains. »

Les deux hommes s'empressèrent auprès du matelot étendu sans mouvement à l'endroit même où l'ours l'avait déposé.

Il vivait, mais si exténué, si hagard qu'il ne pouvait esquissier un geste.

Comme il importait avant tout de faire accoster le navire, on laissa l'homme couché dans la neige.

A petits pas, le capitaine était arrivé au bord de l'iceberg, où il se laissa couler à côté du blessé.

Le pilote se joignit aux matelots qui s'efforçaient d'amener le bateau contre la berge de glace.

Ce pénible travail dura bien une demi-heure. Enfin l'échelle de corde fut fixée au bordage. Avec mille précautions, on transporta les blessés à bord, puis dans leurs cabines respectives.

Avant de s'occuper des pansements, les hommes durent se changer, car ils étaient trempés jusqu'aux os.

Sitôt après, on se groupa au chevet du capitaine.

Une intervention médicale eût été nécessaire. Nous n'avions pas de docteur !

Heureusement, le pilote possédait quelques notions de médecine ; notre seul espoir reposait donc en lui.

Tous les gens suivaient ses moindres mouvements ; toutes les mains se tendaient, prêtes à l'aider.

Il fallait découvrir le bras, mais le plus léger mouvement causait de violentes douleurs au blessé ; on fendit avec des ciseaux la manche de sa veste et de sa chemise.

Les matelots maintinrent solidement l'épaule démise contre une table ; le pilote s'empara du bras malade et tira de toutes ses forces.

La souffrance crispa le visage du patient. Mais le pilote n'avait manifestement pas assez de vigueur : il ne parvenait pas à rentrer le membre dans l'articulation.

S'arrêtant, il fit signe au plus grand des matelots, un vrai Hun par la taille et les muscles.

En deux mots brefs, précis, il lui expliqua ce qui était à faire et dans quel sens tirer, puis il abandonna le malade entre ses mains.

Le jeune homme y mit une telle énergie, que le capitaine poussa un cri strident et lui saisit le bras de sa main restée libre.

Le matelot leva des yeux interrogateurs sur le pilote ; ce dernier continua de presser fortement sur le membre démis.

« Encore, encore, dit-il, n'ayez crainte ! »

Alors le matelot déploya toute sa force. Le membre parut s'allonger ; les ligaments se distendirent. Nous perçûmes soudain comme un léger craquement : le bras était rentré dans son articulation.

« Halte ! » dit le pilote.

Il tâta le membre.

« Parfait ! s'écria-t-il joyeusement ; tout est en place. »

Cependant le capitaine souffrait encore beaucoup ; il dut se remettre au lit.

Après l'avoir soigné nous nous rendîmes dans la cabine des matelots auprès de l'autre blessé.

Owe et moi fûmes envoyés dans la cambuse pour chauffer de l'eau.

Le feu pétilla bientôt sous un chaudron de neige et, peu après, nous apportions dans la cabine un seau d'eau chaude.

« Voilà ce qui s'appelle faire vite », complimenta le pilote.

Il se mit à purifier les plaies. A tout moment, il nous fallait vider la cuvette et la rapporter pleine d'eau propre.

L'homme était lamentablement déchiré et mordu ; des lambeaux de vêtements collaient à ses blessures.

Lorsqu'on eut fini de le laver, je demandai au pilote ce qu'il pensait du malade.

« Ça va bien, répondit-il ; les blessures sont évidemment nombreuses, mais ne semblent pas graves. Il sera bientôt sur pied. »

Le plus fâcheux pour lui, c'était la quantité d'eau de mer qu'il avait dans le corps.

Les plaies enfin bandées, les infirmiers montèrent sur le pont.

Owe et moi, naturellement, nous emboîtâmes le pas derrière eux.

Owe, emmitouflé dans ses plus chauds habits, se sentait de nouveau frais et joyeux. Cette terrible émotion lui avait donné un choc salutaire. Avant tout maintenant, il s'agissait d'aller voir les ours.

Ils étaient raides morts.

L'un flottait encore sur l'eau, à la proue ; l'autre gisait dans la neige rougie de sang, à l'endroit même qui l'avait vu tomber.

Les lourdes bêtes furent hissées à bord. Nous comptions bien les apporter en Danemark, où leur opulente fourrure se vendrait cher.

On prit ensuite la précaution de repousser le navire à plusieurs mètres de la paroi de l'iceberg ; ainsi serions-nous hors d'atteinte en cas d'une nouvelle attaque d'ours blancs.

Le pilote remplaçait provisoirement le capitaine. Il commença par ordonner un plantureux repas afin de permettre aux hommes épuisés de se refaire.

Owe dut apporter sur la table ce qu'il avait en réserve de meilleur. Je l'aidai, car il restait un peu faible.

Le dîner fut servi dans la cabine des matelots pour ne pas déranger le capitaine. Le jeune blessé se sentait si bien qu'il désirait notre compagnie.

Mais quoi ? Que se passait-il ?

Nous étions encore à table quand survint à nos oreilles un coup de tonnerre étouffé qui semblait venir de très loin.

Le pilote se précipita sur le pont, sa lunette à la main.

Il redescendit en hâte pour nous annoncer qu'un orage arrivait du nord ; les icebergs s'ébranlaient déjà.

« Debout, s'écria-t-il ; nous n'avons pas de temps à perdre. Vite aux voiles ! Dépêchons-nous de gagner la limite des glaces et la mer libre, avant que les icebergs ne commencent à s'entrechoquer autour de nous. »

Les matelots comprirent aussitôt la gravité de la situation et se levèrent promptement, sans dire mot.

A grand'peine ils hissèrent quelques voiles, toutes raidies par le gel. Le vent les gonfla sans tarder. Alors le navire se mit à bouger ; il glissa tout le long de l'immense iceberg, notre champ de bataille flottant. Peu après, nous retrouvions l'étendue des flots.

Enfin nous pouvions respirer ; chacun dans son cœur remercia Dieu pour cette délivrance.

Les matelots achevèrent de mettre au vent la voilure complète et chaque fois qu'ils parvenaient à hisser une nouvelle voile, notre course redoublait de vitesse.

Le petit navire nous emportait bien loin, toujours plus loin des traîtresses montagnes de neige et de glace où la mort avait essayé de nous enfermer à jamais.

## XIX. UNE OPÉRATION.

Malheureusement, le vent qui nous poussait droit au sud faiblit et se mua bientôt en une brise molle. La mer dormante se déroulait au loin ; la surface de l'eau se fronçait de petites rides. Bien que toutes voiles tendues, le navire n'avancait que très lentement.

« N'est-ce pas étrange ? me disait Owe au moment d'aller se coucher. Voilà presque deux semaines que dure le voyage ; au lieu de nous être rapprochés du Danemark, nous en sommes plus éloignés qu'au jour où nous sortions de l'Eyjafjord.

— Oui, c'est bizarre, répondis-je ; mais je ne me plains pas. Les courses vagabondes sur l'océan nous font vivre des aventures extraordinaires, si palpitantes !

— Savoir si le capitaine et le matelot blessé sont de ton avis !

— C'est peu probable, hélas ! »

L'un et l'autre, au fond de leur lit, souffraient cruellement.

La conversation ne se prolongea guère. Nous nous sentions très fatigués des efforts et des émotions de la journée. Chacun souhaita bonne nuit à l'autre et s'en fut se reposer.

Les jours suivants, la vie normale reprit à bord.

Le capitaine se guérissait promptement.

Au bout de deux jours, il essayait déjà de se lever, tout en gardant, il est vrai, le bras en écharpe.

Sa première sortie fut pour le matelot blessé.

C'était un jeune paysan de Bornholm qui offrait cette particularité de devenir gauche et gêné chaque fois qu'il approchait de M. Foss.

Il répondit à ses questions d'une manière qui nous mettait en gaieté Owe et moi.

Je me trouvais justement dans sa cabine lorsque le capitaine descendit l'escalier ; je fus donc témoin de l'entretien.

Dès que j'aperçus M. Foss, je soufflai à l'oreille du blessé : « Voilà Monsieur le capitaine qui vient vous faire une visite. »

La figure du matelot s'empourpra. « Quoi, dit-il, Monsieur le Capitaine descend ici en personne ? Je ne m'y attendais pas ; c'est trop d'honneur ! »

Le capitaine gémissait en se glissant avec peine le long de l'étroit escalier. Son bras devait lui faire encore terriblement mal.

L'ordre ne régnait pas en bas, dans la chambre des matelots. De vieux vêtements sales et d'autres choses encore traînaient sur les banquettes. Vivement, je débarrassai pour le moins un coin de table.

« Bonjour, mon ami, comment allez-vous ? demanda le capitaine en passant le seuil.

— Oh ! je ne sais trop que répondre, Monsieur le capitaine.

— Comment ? Vous ne savez que répondre ! Cela va mieux pourtant, j'espère.

— Oh ! non, Monsieur le capitaine ! Ça devrait être comme ça, oui, c'est évident.

— Que me dites-vous là, mon cher ami ? Ne vous sentez-vous pas mieux ?

— Que si, Monsieur le capitaine ; mais ça dépend du point de vue. J'ai la vie sauve et c'est le principal évidemment, Monsieur le capitaine.

— Je ne saisis pas très bien votre pensée. Je désirerais savoir si vous vous trouvez en meilleure condition, si les douleurs ont un peu diminué ?

— Oui, oui, Monsieur le capitaine. C'est ainsi que cela devrait être évidemment ; je voudrais bien pouvoir vous le dire. »

Le capitaine en conclut que l'homme n'allait pas bien.

« Où avez-vous le plus de mal ? demanda-t-il alors.

— A la jambe, Monsieur le capitaine. »

Et tout en continuant ses gémissements et ses plaintes, il la sortit du lit.

« Oh ! que me montrez-vous là ? s'écria le capitaine en voyant le membre blessé. Quelle énorme enflure !

— Mais oui, Monsieur le capitaine ; c'est évident !

— Mon pauvre garçon, elle vous fait atrocement souffrir, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, Monsieur le capitaine ; ça fait très mal, évidemment.

— Est-ce que vous pouvez dormir la nuit ?

— Je le devrais, Monsieur le capitaine, je le devrais ; c'est évident, mais...

— Mais vous ne pouvez pas ?

— Justement, Monsieur le capitaine.

— Voilà qui est fort compréhensible », dit M. Foss en aidant le malheureux à remettre sa jambe dans le lit.

— Quelle vilaine histoire ! ajouta-t-il ; il faut absolument intervenir.

— Oui, c'est évident ; il le faudra, gémit le blessé.

— Eh bien, je vais en parler au pilote. Il s'y connaît ; j'espère que nous allons vous re-mettre cette jambe en état.

— Oui, je veux l'espérer, Monsieur le capitaine ; je veux l'espérer.

— Au revoir, mon ami, dit l'officier, en sortant de la chambrette.

— Au revoir, Monsieur le capitaine ; merci beaucoup de votre visite. »

Je remontai sur le pont, afin d'entendre ce qu'on allait dire du blessé.

Le pilote était au gouvernail ; M. Foss l'y rejoignit.

« Il ne va pas bien en bas, notre jeune garçon.

— Hélas, répondit le pilote, voilà déjà plusieurs fois que je le panse, mais il arrache toujours ses bandages !

— Parce qu'il souffre trop, bien sûr, répliqua le capitaine. Ses douleurs sont intolérables. Il serait bon, je crois, que vous l'examiniez. Je prendrai votre place durant ce temps. »

Le pilote se leva.

« Cette fois j'essaierai de lui mettre quelques ventouses sur la jambe, dit-il. Elles ne pourront toujours pas lui causer de mal.

— Oui, faites tout votre possible pour le sauver. Je crains un empoisonnement du sang.

— Moi aussi », confirma le pilote en se dirigeant vers notre cabine pour chercher les ventouses.

Je courus au matelot.

« Le pilote vous posera tout à l'heure des ventouses.

— Des ventouses ? Je ne crois pas que ça puisse me soulager.

— Oui, elles vous suceront le mal hors de la jambe, affirmai-je, comme si j'eusse eu la moindre compétence en cette matière.

— Si ça pouvait être ! gémit-il. »

Et l'on discuta des merveilleux effets des ventouses.

Des pas résonnèrent dans l'escalier. L'opérateur venait.

Il s'approcha, de nous, suivi d'Owe, qui portait une cuvette d'eau chaude.

« Ah ! tu es ici, petit Islandais. Tu as bien raison de t'occuper de notre malade et de le consoler. Mais puisque te voilà, tu vas rester encore un instant pour nous aider.

— Bien volontiers, Monsieur le pilote.

— Mets la cuvette sur la table », dit-il à Owe.

Il posa tout à côté l'étui qui contenait l'instrument pour ventouser.

Puis se tournant vers le malade, il s'informa doucement : « Eh bien, mon ami, comment va la jambe ? Vous fait-elle toujours bien mal ?

— Oh ! Monsieur le pilote, je ne sais trop que vous dire, mais en tous cas cela ne va pas tout à fait bien.

— Elle dure trop longtemps votre blessure. Allons, voulez-vous me laisser voir cette jambe ? »

Le matelot tira sa jambe jusque sur le bord du lit, ce qui le fit cruellement souffrir.

« Aïe, aïe ! s'écria le pilote d'un air grave, la méchante affaire ! Non, ça ne peut pas continuer ainsi. Ecoutez, je vais vous mettre tout de suite six ventouses. Elles vous soulageront, croyez-moi.

— En êtes-vous bien sûr, Monsieur le pilote ?

— Mais certainement ; elles vont tirer le sang gâté qui stagne là-dedans.

— Alors, faites vite, Monsieur le pilote.

— Bien, mon ami, nous allons commencer. Owe et Nonni, apportez la cuvette. »

On assainit d'abord soigneusement la plaie.

Le pauvre homme gémissait à fendre l'âme.

— Un peu de patience, disait le pilote pour l'encourager. Ça fait mal, il est vrai ; mais vous serez si joyeux quand tout sera fini !

— Oui, oui, Monsieur le pilote, je serai joyeux, c'est évident. »

L'opérateur appliqua l'appareil sur le membre, enfonça successivement, au moyen d'un petit ressort, les six lancettes à six endroits différents et posa les cloches dessus.

Quand elles furent pleines de sang, il les ôta et rebanda la jambe.

Tout en agissant, il prodiguait au patient des paroles affectueuses et apaisantes, et lui certifiait le bienfait de sa médication. Puis il remonta sur le pont.

Souffrez-vous moins à présent ? demandai-je au malade, quand le pilote nous eut quittés.

— Oh ! je voudrais pouvoir le dire !

— Mais vous ne le pouvez pas ?

— Tout dépend du point de vue », répliqua-t-il.

Ces réponses évasives me mirent en défiance contre l'effet du traitement ; j'en fus sincèrement affligé.

Je tâchai de rendre au moins quelques petits services à l'infortuné. Il s'en montra chaque fois très touché ; bientôt nous fûmes bons amis.

Je descendais presque toutes les heures pour lui offrir mon aide et lui demander ce qu'il désirait.

Quelques jours passèrent ainsi.

Mais la jambe enflait toujours et les douleurs devinrent telles que le blessé ne put retenir ses cris.

C'était affreux de l'entendre et aussi de le voir se tordre de douleur, lui, si jeune et plein de force quelques jours plus tôt.

J'en arrivai à ne plus pouvoir supporter les plaintes de ce malheureux.

Cependant, comme je voyais que ma présence le réconfortait, je surmontai mon trouble pour demeurer souvent de longues heures près de son lit.

Il tenait volontiers ma main dans la sienne.

Nos conversations se firent plus intimes et plus sérieuses à mesure que la fin semblait approcher. Lui-même ne doutait pas qu'il ne dût mourir bientôt. Cette pensée remplissait son âme d'obscurité, d'angoisses et même de terreur.

C'était un croyant, mais le tribunal de Dieu l'effrayait. Il chercha donc à soulager sa conscience en me divulguant ses pensées et ses sentiments les plus secrets. Il me parla même de ses péchés et du repentir qu'il éprouvait de n'avoir pas mené une vie meilleure. L'heure venait où il lui faudrait rendre compte de toute son existence : qu'advierait-il alors de lui ?

La grande confiance qu'il me témoignait ainsi m'étonna et m'empêcha de profaner ses confidences. Pas une fois je n'en parlai à Owe.

J'avais conscience de ma responsabilité ; tout jeune que j'étais, je sentais que le blessé attendait de moi un appui spirituel. Il souffrait encore plus peut-être dans son âme que dans son corps.

Un après-midi, alors que je me trouvais sur le pont, je l'entendis hurler de douleur.

Je me hâtai de descendre.

« Nonni, gémit-il, ma dernière heure est venue ! »

Je lui pris la main et le regardai avec compassion, navré de ne pouvoir lui porter secours.

« Oui, je vais mourir ; aide-moi à recommander mon âme à Dieu. »

Après un instant de silence, il continua : Nonni, prie à haute voix, veux-tu ? Moi, je ne sais plus ; j'ai oublié. »

Une sorte de gêne me paralysait ; j'hésitai avant de commencer.

Le matelot insista d'une voix émouvante : « Allons, Nonni, hâte-toi et demande au Ciel qu'il m'accorde son pardon. Je crois que tu l'obtiendras plus sûrement que moi. »

Sans plus différer, grave, je joignis les mains : « Seigneur, implorai-je, pardonne-lui le mal qu'il a pu commettre en sa vie. Il se repent de toutes ses fautes et s'engage avec ton secours à ne plus t'offenser ; aussi ne le condamne pas, mais reçois-le dans ta

grâce. S'il doit quitter ce monde, prends son âme avec toi dans le paradis. »

Comme je ne savais qu'ajouter, je terminai en récitant « Notre Père ».

Le malade se sentit allégé et me remercia de tout son cœur.

« Nonni, crois-tu que Dieu me pardonne vraiment tous mes péchés ?

— Sans aucun doute.

— Mais te représentes-tu que c'est une chose capitale ? Je ne suis pas encore tout à fait rassuré.

— Ne vous inquiétez donc plus. Les Livres Saints ne nous enseignent-ils pas que la miséricorde est au-dessus de la justice ?

— Oui, c'est vrai ; mais on raconte aussi dans la Bible que Dieu, s'adressant à ceux qui ont fait leur devoir, dira : « C'est bien, bon et fidèle serviteur, entrez dans ma paix. » Moi, j'ai été un mauvais serviteur, un pécheur endurci même. Voilà pourquoi je redoute la sentence divine.

— Ayez confiance, puisque vous avez humblement demandé pardon. Maman m'a affirmé que Dieu est encore bien meilleur que nous ne pouvons l'imaginer.

— Je voudrais que ce fût vrai, Nonni ! »

Il y eut un moment de silence.

En réfléchissant, je me souvins d'une autre parole que j'avais également entendue dans la bouche de maman et qui me parut de circonstance.

« Savez-vous, repris-je tout haut, qu'un jour Dieu a dit : « Je ne veux pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. » Vous êtes converti maintenant ; vous n'avez plus rien à craindre. »

Le moribond me pressa la main en signe de remerciement.

Après quelques minutes : « Nonni, prononça-t-il avec effort, je voudrais encore te demander un service. Va dire au pilote que j'ai trop mal à la jambe ; je n'y tiens plus. Puisque toute chance qu'elle guérisse est perdue, qu'il vienne me la couper. »

A ces mots inquiétants, un frisson me courut dans le dos ; mais je me ressaisis bien vite.

« Est-ce que vous désirez vraiment qu'il vous enlève votre jambe ? demandai-je. Parlez-vous sérieusement ? »

— Oui, Nonni, c'est on ne peut plus sérieux. Va faire ma commission. »

Le pilote se trouvait justement en conversation avec le capitaine.

Je lui transmis le désir du matelot. « Monsieur le pilote, le blessé vous prie de descendre pour lui couper la jambe. »

Les deux hommes se regardèrent.

« A-t-il vraiment dit cela ? »

— Oui, je vous assure.

— En somme, croyez-vous qu'il s'en tirera ? demanda le capitaine au pilote.

— J'en doute, répondit ce dernier. La blessure doit être infectée. Il mourra, je pense, d'un empoisonnement du sang.

— Ne pourriez-vous pas tout au moins essayer d'une opération ? Il n'est pas question de lui couper la jambe, bien entendu ; mais peut-être une incision profonde faciliterait-elle l'écoulement du sang gâté.

— J'y ai déjà pensé ; l'affaire présente des risques. Si le jeune homme nous reste dans les mains, que dira-t-on ? »

Le capitaine réfléchit. « Je crois pourtant, reprit-il, qu'on doit la tenter. L'homme lui-même nous le demande. »

Ils discutèrent un moment encore. Enfin ils tombèrent d'accord : on entreprendrait l'opération et le capitaine serait là comme témoin.

Je tressaillis en voyant le pilote tirer de sa gaine le grand couteau qu'il portait à la ceinture : il en essaya le tranchant.

« Oui, ça ira, dit-il. »

Nonni, écoute : va remplir une cuvette d'eau chaude et porte-la dans la cabine des matelots. Apporte aussi la grosse éponge et quelques linges propres. Le capitaine et moi descendons à l'instant. »

J'en eus chaud et froid et commençai à trembler de tous mes membres.

## TABLE DES MATIÈRES

XVII. LES OURS BLANCS .....	5
XVIII. SAUVES.....	14
XIX. UNE OPÉRATION. ....	18
XX. BRANLE-BAS DE COMBAT.....	29
XXI. L'OURAGAN. ....	35
XXII. JOURS DE SOLEIL.....	54
XXIII. EN VUE DES COTES NORVÉGIENNES .....	76
XXIV. LE LONG DES COTES DANOISES.....	87
XXV. COPENHAGUE .....	98

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

ILLUSTRATION 1 : LE CAPITAINE FONÇA DROIT SUR LA BÊTE AVEC LE BÂTON.	12
ILLUSTRATION 2 : JE RESTAI LÀ SAISIT D'ADMIRATION ET DE STUPEUR.	45
ILLUSTRATION 3 : LE JEUNE GARÇON S'APPROCHANT,... PRÉCISA : "IL Y EN A POUR UN DEMI-MARK".	82
ILLUSTRATION 4 : LES ENFANTS ACCOURURENT COMME UNE TROUPE DE POUSSINS.	102
ILLUSTRATION 5 : OWE, QUEL EST CET HOMME SUR CE CHEVAL GIGANTESQUE ?	116